

*Anthologie poétique :*

*La fuite du temps*

## Sommaire

Préface.....	p 3-4
« Arrivé dedans Rome... » .....	p 5
Jacques Grévin	
<i>Sonnet à Marie</i> .....	p 6
Pierre de Ronsard	
« Assieds-toi sur le bord... » .....	p 7
Jean-Baptiste Chassignet	
« Hélas ! Qu'est ce de l'homme orgueilleux... » .....	p 8
Jean Auvray	
<i>A mes amis</i> .....	p 9
Evariste de Parvy	
<i>Le ballet des heures</i> .....	p 10
Gérard de Nerval	
<i>L'Ennemi</i> .....	p 11
Charles Baudelaire	
<i>Chanson d'automne</i> .....	p 12
Paul Verlaine	
<i>Le Lac</i> .....	p 13-14
Alphonse de Lamartine	
<i>Le Pont Mirabeau</i> .....	p 15
Apollinaire	
<i>La fuite du temps</i> .....	p 16
Zhu Ziqing	

## Préface

La fuite du temps est quelque chose de très difficile à expliquer et à définir. La fuite est l'action de se soustraire à quelque chose de pénible ou de dangereux. Le temps, lui, a plusieurs sens, le premier dit que c'est une notion fondamentale conçue comme un milieu infini dans lequel se succèdent les événements et souvent ressentie comme une force agissant sur le monde, les êtres. Le deuxième dit que c'est un moment ou une époque occupant une place déterminée dans la suite des événements ou qui est caractérisée par quelque chose. Le temps est donc d'après ces deux définitions soit précis ou abstrait. Quand on parle de la fuite du temps, le temps est ici très abstrait. Dans un dictionnaire, on trouvera que la fuite du temps est l'écoulement rapide du temps. La fuite du temps représente donc le temps qui passe. Dans la poésie, elle est le plus souvent imagée ; l'auteur prend un exemple pour l'expliquer.

Les poètes présentent la fuite du temps de façon différentes. Certains utilisent les lieux ou les personnes qui changent, la vieillesse, l'amour, l'eau ou les fleurs. Certains sont très retissant au temps qui passe.

Jacques Grévin qui a choisi de traiter la fuite du temps en parlant de Rome dans son poème « Arrivé dedans Rome ». Il parle tout d'abord de Rome comme elle était dans l'antiquité. Puis il dit qu'il la cherché mais il ne la pas trouvé. La ville de Rome est toujours là, seulement elle a changé. Ce poème se termine par une morale qui dit qu'il ne sert à rien de rechercher quelque chose qui n'est plus là ou qui justement se trouve devant nous. Grévin montre que le temps qui passe est une fatalité. J'ai choisi ce poème, car il montre bien comment le temps peut avoir de l'effet sur tout même sur les bâtiments, il détruit tout. Alors que l'on s'attend à retrouver Rome comme dans l'antiquité, on la retrouve en ruines.

Ronsard dans son *Sonnet à Marie*, utilise une fleur qui se fane pour traiter la fuite du temps, il compare cette fleur à Marie. Il veut dire à Marie qu'aujourd'hui elle est belle comme la fleur mais dans quelque temps elle aura vieilli tout comme la fleur qui a fané ; donc il faut qu'elle l'aime aujourd'hui. Ronsard, auteur de la *Pléiade*, a écrit quelques poèmes d'amour en comparant une femme à une fleur. Il était donc intéressant d'en reprendre un pour la fuite du temps. C'est une déclaration d'amour non banale qui fait tout son effet, quoiqu'il soit assez fort.

Dans « Assieds-toi sur le bord » de J-B. Chassignet, il explique que l'eau passe, ce n'est donc plus la même à des instants différents, et pourtant c'est toujours de l'eau à qui on donne le même nom. C'est la même chose avec les hommes, ils vieillissent mais sont nommés pareil. L'auteur montre ici que la vieillesse est bien une fatalité cependant on ne change pas totalement puisque nous sommes nommés toujours pareil. Ce poème m'a plu pour son côté optimiste. La vieillesse ne fait rien, on ne change que physiquement à l'intérieur on est toujours les mêmes.

Jean Auvray se compare (lui est tous les hommes) à une fleur, seulement il y a quelques différences. Lorsque qu'une fleur meurt, il reste toujours la plante qui refera des fleurs, alors que quand un homme meurt il ne reste rien d'intéressant, rien qui ne refera un homme. J'ai choisi ce poème car j'ai apprécié les comparaisons aux fleurs mais celle-là n'est pas pareil, on ne parle pas de la fleur qui se fane mais de la plante qui repousse toujours.

Evariste de Parvy, dans son poème *A mes amis*, dit à ses amis qu'il faut profiter du temps même de la vieillesse. Il faut prendre tout ce qu'il y a d'intéressant à la

vieillesse. J'ai apprécié ce poème parce que on a l'impression que nous sommes les amis de Parny et que ce poème est écrit seulement pour nous.

Gérard de Nerval est lui plus positif que les autres poètes. Il est conscient que le temps passe et nous fait vieillir mais il veut faire passer un message. Il faut profiter du temps que l'on a, cela nous apportera de l'amour. C'est le côté positif du poème qui m'a plu. Le message qu'il faut profiter de notre vie est un message avec lequel je suis d'accord.

Pour Charles Baudelaire, le temps est un ennemi. « Le Temps mange la vie », il nous détruit ; c'est le temps le pire Ennemi de l'homme. Seulement on ne peut rien y changer. Comme dans beaucoup de poèmes, le temps est un ennemi, car fait vieillir ou mourir. Mais dans celui-ci, l'écriture est différente.

Paul Verlaine, dans *Chanson d'automne*, parle aussi de la mort. Il se compare à une feuille morte qui s'en va avec le vent, lui, il disparaît avec le temps. J'ai choisi ce poème car j'ai aimé le thème de l'automne. Le fait de traiter la mort avec l'automne et très intéressant puisque l'automne est la saison de la mort des feuilles.

Lamartine, aimerais que le temps puisse s'arrêter pour les gens qui sont heureux. Cependant cela n'est pas possible il faut donc en profiter le plus possible. Comme beaucoup de poèmes c'est encore le côté positif du poème que j'aime. Le sujet d'arrêter le temps pour faire durer éternellement le bonheur est intéressant et il n'est pas trouvable dans mes autres poèmes.

Pour Apollinaire, dans *Le Pont Mirabeau* l'eau qui coule montre aussi le temps qui passe, cependant il est pessimiste, il compare la vie et l'amour à l'eau qui coule. Il veut donc dire que la vie et l'amour s'en vont mais il « demeure ». Ce poème bien que pessimiste, nous montre une réflexion, l'amour, la vie, la Seine, s'en vont mais l'homme reste là physiquement. De plus je connaissais ce poème en tant qu'chanson et j'ai trouvé intéressant de le reprendre dans cette anthologie.

Zhu Ziqing parle de la fuite du temps d'une façon pessimiste puisqu'il parle de la mort. Il dit que les jours lui échappent, les jours disparaissent et ne reviennent jamais. Il réagit très gravement, il se demande même ce qu'il fait sur terre. C'est le seul poème en prose et traduit de se groupement de poèmes. Je l'ai choisi pour cela et parce qu'il raconte comme une histoire de la fin, de la mort certes. Mais le fait qu'il fasse appel aux « sages », renvoie presque à l'antiquité et c'est cela que j'aime.

Il faut profiter de la vie aussi d'après Hugues Austin. Le temps passe c'est obliger on ne peut rien y faire. Mais il faut prendre cela positivement. Les poèmes avec ce type de messages me plaisent beaucoup, c'est pour cela que l'on en retrouve souvent.

La chanson que j'ai choisie est une chanson de Leslie. C'est une chanteuse que j'apprécie. Si j'ai choisi cette chanson c'est que pendant que j'ai cherché des poèmes pour ce travail je l'ai entendue. Ce qui m'a donné l'idée de la mettre dans mon anthologie. Dans cette chanson elle nous dit qu'il faut vivre avec notre temps et en profiter car contre le temps on ne peut rien.

Les poètes traitent la fuite du temps chacun de façons différentes que se soit au niveau du sujet ou au niveau de leur avis.

« Arrivé dedans Rome... »

Arrivé dedans Rome, en Rome je cherchais  
Rome qui fus jadis la merveille du monde :  
Ne voyant cette Rome à nulle autre seconde,  
D'avoir perdu mes pas honteux je me fâchais.

Du matin jusqu'au soir, çà et là je marchais,  
Ores au Colisée, et or' à la Rotonde,  
Ores monté bien haut, regardant à la ronde,  
De voir cette grand' Rome en Rome je tâchais.

Mais en fin je connus que c'était grand' folie :  
Car Rome est de long temps en Rome ensevelie,  
Et Rome n'est sinon un sépulcre apparent.

Qui va donc dedans Rome et cherche en cette sorte,  
Ressemble au chevauteur, qui toujours va courant,  
Et cherche en tous endroits le cheval qui le porte.

Jacques Grévin, *Les vingt-quatre sonnets romains*, 1560

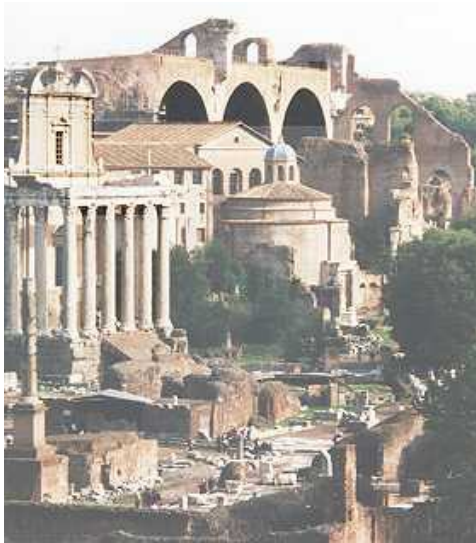


Photo de Rome. Ruines de l'époque romaine.

**Jacques Grévin** est né à Clermont en Beauvaisis en 1538. Il fut médecin, homme de théâtre et poète. Ce fut un grand ami de Du Bellay et Pierre de Ronsard. Il écrivit plusieurs pièces de théâtres où il cherchait à y introduire le drame classique comme *La Trésorière*, *La Maubertine* ou *Jules César*. Vers 1560, il devient un homme rejeté par son milieu intellectuel d'origine, il s'exile alors en Angleterre puis en Italie. Dans les dernières années de sa vie, il devint le médecin de la duchesse de Savoie, sœur de Henri II de France. C'est à sa cour qu'il est mort, en 1570, à 32 ans.

### *Sonnet à Marie*

*Je vous envoie un bouquet que ma main  
Vient de trier de ces fleurs épanies,  
Qui ne les eust à ce vespre cuillies,  
Cheutes à terre elles fussent demain.*

*Cela vous soit un exemple certain  
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,  
En peu de tems cherront toutes flétries,  
Et comme fleurs, periront tout soudain.*

*Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,  
Las ! le tems non, mais nous nous en allons,  
Et tost serons estendus sous la lame :*

*Et des amours desquelles nous parlons,  
Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :  
Pour-ce aimés moy, ce-pendant qu'estes belle.*

*Pierre de Ronsard, extrait de « Continuation des amours », (1555)*



*Portrait de Marie, destinataire de nombreux poèmes de Ronsard à gauche et à droite, portrait de Ronsard.*

*Pierre de Ronsard* est né le 1<sup>er</sup> septembre 1524 et mort dans la nuit du 27 au 28 décembre 1585, écrivain et poète français du XVI<sup>e</sup> siècle. Il était surnommé « le prince des poètes ». Il fut membre et créateur de la Pléiade avec Joachim du Bellay. Leur objectif était de composer des œuvres inspirées des auteurs grecs et latins mais en français. En 1550, Ronsard publie les *Quatre premiers livres des Odes* qui le hissent au premier rang des poètes de l'époque. Marguerite de France puis le roi Charles IX se prennent d'enthousiasme pour ce "prince des poètes". Il publie successivement ses *Hymnes*, ses *Amours*, puis ses *Discours*.

« Assieds-toi sur le bord... »

Assieds-toi sur le bord d'une ondante rivière :  
Tu la verras fluer d'un perpétuel cours,  
Et flots sur flots roulant en mille et mille tours  
Décharger par les prés son humide carrière.

Mais tu ne verras rien de cette onde première  
Qui naguère coulait ; l'eau change tous les jours,  
Tous les jours elle passe, et la nommons toujours  
Même fleuve, et même eau, d'une même manière.

Ainsi l'homme varie, et ne sera demain  
Telle comme aujourd'hui du pauvre corps humain  
La force que le temps abrégie et consomme :

Le nom sans varier nous suit jusqu'au trépas,  
Et combien qu'aujourd'hui celui ne sois-je pas  
Qui vivais hier passé, toujours même on me nomme.

Jean-Baptiste Chassignet,

*Le Mépris de la vie et consolation de la mort*, 1594

**Jean-Baptiste Chassignet** est né en 1571 à Besançon et mort en 1635. Il était fils d'un médecin. Etudiant en droit à l'université de Dôle, il obtient son doctorat. Il mène ensuite une carrière d'avocat fiscal et de conseiller. En 1594, il publie *Le Mépris de la vie et Consolation contre la mort* qui est une suite de 434 sonnets. Ses sonnets sont très représentatifs de son époque. Il écrit ensuite des paraphrases de textes bibliques, sur les *Douze Petits Prophètes* (1601) et sur les *Psaumes* (1613).

« Hélas! Qu'est-ce de l'homme...? »

Hélas! Qu'est-ce de l'homme orgueilleux et mutin?  
Ce n'est qu'une vapeur qu'un petit vent emporte,  
Vapeur, non, une fleur qui éclore au matin,  
Vieillit sur le midi, puis au soir elle est morte.

Une fleur, mais plustost un torrent mene-bruit  
Qui rencontre bien-tost le gouffre où il se plonge;  
Torrent, non, c'est plustost le songe d'une nuit,  
Un songe! Non vraiment, mais c'est l'ombre d'un songe.

Encor l'ombre demeure un moment arrêté,  
L'homme n'arreste rien en sa course legere;  
Le songe quelquesfois predict la vérité,  
Nostre vie est toujours trompeuse et mensongere.

Maint torrent s'entretient en son rapide cours,  
On ne void point tarir la source de son onde,  
Mais un homme estant mort, il est mort pour tousjours,  
Et ne marche jamais sur le plancher du monde.

Bien que morte est la fleur, la plante ne l'est pas,  
En une autre saison d'autres fleurs elle engendre;  
Mais l'homme ayant franchy le sueil de son trespas,  
Les fleurs qu'il nous produit sont les vers et la cendre.

Aussi tost que du vent le bourasque est passé,  
La vapeur se rejoint estroitement serrée,  
Mais quand la pasle mort son dard nous a lancé,  
Nostre ame est pour long-temps de son corps separee.

Qu'est-ce de l'homme donc qui tant est estimé,  
Ce n'est rien puis que rien si leger ne nous semble,  
Ou si c'est quelque chose il sera bien nommé  
Vapeur, fleur, torrent, songe, ombre, et rien tout ensemble?

Jean Auvray, 1623

Les dates de naissance et de mort de **Jean Auvray** ne sont pas très bien définies. On peut estimé qu'il est né dans les années 1580-1590 et mort vers 1625. Il passa sa vie en Normandie, il fut chirurgien à Rouen. Il appartenait à la tradition de la satire normande dans la lignée de Vauquelin, Du Lorens, Angot de l'Éperonnière et Courval-Sonnet. C'était un poète essentiellement satirique. Il fut l'auteur d'écrits religieux et de satires. Alternant entre piété, cynisme et obscénité, sa poésie est cependant la meilleure dans sa veine satirique. Il écrit aussi une tragi-comédie: *L'Innocence découverte* (1609)



*A mes amis*

Rions, chantons, ô mes amis,  
Occupons-nous à ne rien faire,  
Laissons murmurer le vulgaire,  
Le plaisir est toujours permis.  
Que notre existence légère  
S'évanouisse dans les jeux.  
Vivons pour nous, soyons heureux,  
N'importe de quelle manière.  
Un jour il faudra nous courber  
Sous la main du temps qui nous presse ;  
Mais jouissons dans la jeunesse,  
Et dérobons à la vieillesse  
Tout ce qu'on peut lui dérober.

Evariste de Parny



la

**Evariste de Parny** est né le 6 février 1753 à l'île Bourbon (Réunion) et mort le 5 décembre 1814. Il fit une carrière militaire avant de se consacrer aux lettres ; poète érotique, *Guerre des Dieux* le rendit célèbre. Il fut élu à l'Académie le 20 avril 1803 en remplacement de Jean Devaînes. En 1803, Parny reçut de Napoléon une pension annuelle de 3 000 francs. Ses œuvres principales sont *Voyage de Bourgogne* (1776), *Épître aux insurgents de Boston* (1777), *Poésies érotiques* (1778), *Opuscules poétiques* (1779), *Chansons madécasses et poésies furtives* (1787), *La Guerre des Dieux* (1799), *Goddam*, poème (1804), *Le portefeuille volé* (le paradis perdu, les déguisements de Vénus et les galanteries de la Bible) (1805), *Le voyage de Céline* (1808), *Les Rose-Croix* (1808).

## Le ballet des heures

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses  
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;  
Il faut donc les cueillir comme on cueille les roses  
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair, rien ne reste de l'heure,  
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner ;  
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,  
Toujours celle qui va sonner.

Et retenez-la bien au gré de votre envie,  
Comme le seul instant que votre âme rêva ;  
Comme si le bonheur de la plus longue vie  
Était dans l'heure qui s'en va.

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première  
Jusqu'à l'heure de nuit qui parle douze fois,  
Les vignes, sur les monts, inondés de lumière,  
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez, le reste est plein de choses vaines ;  
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,  
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans vos veines  
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie,  
Savourez le regard qui vient de la beauté ;  
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la vie !  
L'amour c'est l'immortalité !

Gérard de Nerval, Poésies diverses, 1851



**Gérard de Nerval**, de son vrai nom Gérard Labrunie, est né en 1808 à Paris. Il ne connut pas sa mère, morte 2 ans après sa naissance. Il fut un grand poète français. Il fit ses études à Paris, où il se liât d'amitié avec Théophile Gautier. En 1834, désespéré par l'amour qu'il porte à l'actrice Jenny Colon qui n'est pas réciproque, il se met à voyager en Allemagne puis en Autriche. Après 6 mois en hôpital psychiatrique, il reprend ses voyages : Egypte, Liban, Rhodes, Syrie, Turquie. En 1852, il publie plusieurs œuvres comme *L'artiste*, *La bohème galante*, *Lorely*, *Les nuits d'octobres*. Avant de mourir, il écrivit les principaux épisodes de sa vie dans *Sylvie*, *Les Chimères*, *Aurélia* et *Pandora*. Il sera retrouvé pendu dans une ruelle parisienne, le 25 janvier 1855.

## L'Ennemi

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,  
Traversé çà et là par de brillants soleils ;  
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,  
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché l'automne des idées,  
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux  
Pour rassembler à neuf les terres inondées,  
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

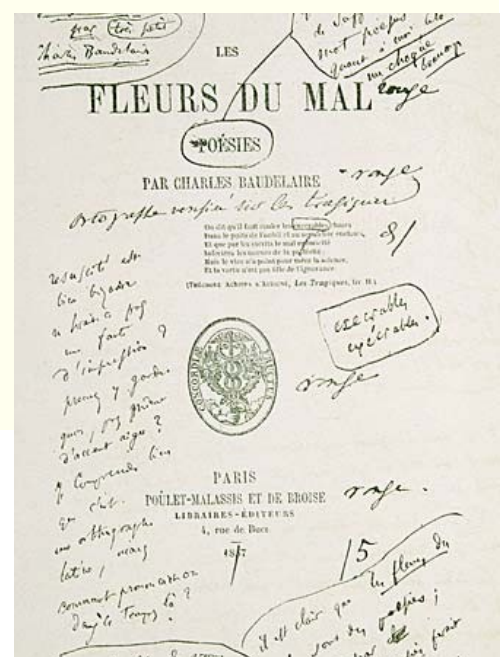
Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve  
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève  
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

- Ô douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,  
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur  
Du sang que nous perdons croît et se fortifie

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, *Spleen et idéal*, X, 1861

**Charles Pierre Baudelaire** est né à Paris le 9 avril 1821 et mort le 31 août 1867 dans la même ville. Il est aujourd'hui reconnu comme un écrivain majeur de l'histoire de la poésie française. Son œuvre la plus importante est *les Fleurs du mal*, un recueil de plusieurs poèmes. Dans son recueil, il veut démontrer les liens entre le mal et la beauté, le bonheur et l'idéal inaccessible (*À une passante*), la violence et la volupté (*Une martyre*). Avec en plus des poèmes graves (*Semper Eadem*) ou scandaleux pour l'époque (*Delphine et Hippolyte*), il a exprimé la mélancolie (*Mœsta et errabunda*) et l'envie d'ailleurs (*L'Invitation au voyage*). Il a aussi montré la beauté de l'horreur (*Une charogne*).

Épreuve corrigée de la main de l'auteur du frontispice de la 1<sup>re</sup> édition des *Fleurs du mal* de Baudelaire, publiée à Paris en 1857 par l'éditeur Poulet-Malassis.





### *Chanson d'automne.*

Les sanglots longs  
Des violons  
De l'automne  
Blessent mon cœur  
D'une langueur  
Monotone.

Tout suffocant  
Et blême, quand  
Sonne l'heure,  
Je me souviens  
Des jours anciens  
Et je pleure

Et je m'en vais  
Au vent mauvais  
Qui m'emporte  
Deçà, delà,  
Pareil à la  
Feuille morte.

Paul Verlaine, Poèmes Saturniens, *Paysages tristes* (à Catulle Mendès)

**Paul Verlaine** est né en 1844 à Metz, il fait des études à Paris et fréquente les salons et les cafés littéraires de la capitale où il y rencontre nombreux poètes célèbres, ce qui l'incite à écrire. Alors qu'il est marié à Mathilde Maute, il rencontre Arthur Rimbaud et en tombe amoureux, il le suit alors en Angleterre. En 1873, il blesse Rimbaud avec un revolver et est condamné à 2 ans de prison. Là il commence à composer des poèmes. A sa sortie de prison il continue l'écriture mais il tombe dans l'alcool, alors qu'il commence à être reconnu. En 1894, il est couronné « Prince des poètes » et reçoit une pension. Mais cela ne l'arrête pas dans ses problèmes d'alcool. Il meurt en 1896 à Paris. Ses principales œuvres sont *Poèmes saturniens* (1866), *Fêtes galantes* (1869), *La bonne chanson* (1870), *Romances sans paroles* (1874), *Sagesse* (1881), *Jadis et naguère* (1884), *Amour* (1888), *Parallèlement* (1889), *Bonheur et Chansons pour elle* (1891).



## *Le Lac*

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,  
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,  
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,  
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;  
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;  
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes  
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;  
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,  
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence  
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre  
Du rivage charmé frappèrent les échos ;  
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère  
Laissa tomber ces mots :

« Ô temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours !  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours !

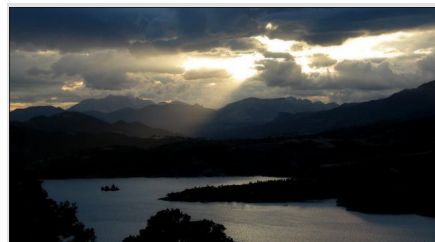
« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :  
Coulez, coulez pour eux ;  
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;  
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit ;  
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore  
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,  
Hâtons-nous, jouissons !  
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;  
Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,  
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,  
S'envolent loin de nous de la même vitesse  
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?  
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?  
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,  
Ne nous les rendra plus ?



Éternité, néant, passé, sombres abîmes,  
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?  
 Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes  
 Que vous nous ravissez ?

Ô lac! rochers muets ! grottes! forêt obscure !  
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,  
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,  
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,  
 Beau lac, et dans l'aspect de tes riantes coteaux,  
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages  
 Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,  
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,  
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface  
 De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,  
 Que les parfums légers de ton air embaumé,  
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,  
 Tout dise : « Ils ont aimé ! »

Alphonse de Lamartine, Méditations poétiques, *Méditation Quatorzième*

**Alphonse de Lamartine** est né en octobre 1790 et mort en février 1869. Il reçoit une éducation classique chez les Jésuites. Il se met à fréquenter les salons et à écrire des poèmes mélancoliques. Leur publication en 1820 dans *Méditations poétiques* lui apporte un succès immédiat. Ses vers lyriques et son âme rêveuse font de lui le



premier des romantiques et lui valent d'être élu à l'Académie française en 1830. Cette même année, il se lance dans la politique et est élu député en 1833. Sa carrière politique s'achève en 1851 avec l'arrivée au pouvoir de Napoléon III, contre qui il perd les présidentielles. Lamartine reprend alors ses travaux d'écriture et publie notamment *Graziella* en 1852 et ses *Œuvres complètes* en 1849-1850.

Philippoteaux, *Lamartine repoussant le drapeau rouge à l'Hôtel de Ville le 25 février 1848*. Le 25 février 1848, tandis le gouvernement provisoire commence son travail réformateur à l'Hôtel de Ville, le poète républicain libéral Lamartine rejette

le drapeau rouge, annonçant la reprise en main du courant le plus conservateur issu de l'Assemblée.

### *Le pont Mirabeau*

*Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
 Et nos amours  
 Faut-il qu'il m'en souvienne  
 La joie venait toujours après la peine*



Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passait  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure



*Apollinaire, Alcools, II, 1912*

Guillaume Apollinaire est né le 26 août 1880 à Rome et mort le 9 novembre à Paris. C'est l'un des principaux poètes français du XX<sup>ème</sup> siècle. Après ses 21 ans, il devient audacieux dans son expression, surtout après avoir rencontré Picasso. Il écrit "Les fiançailles" qu'il dédie à Picasso. Il fut l'auteur de nouvelles et des romans érotiques. Il pratique aussi le calligramme (terme de son invention). Apollinaire évolue dans tous les registres de la poésie, dans les *Rhénanes*.

### *La fuite du temps (Poème en prose traduit du chinois)*

Quand les hirondelles s'en vont, plus tard elles reviennent ; quand les saules se dessèchent, plus tard ils reverdissent ; quand les fleurs se fanent, demain elles retrouveront leur éclat... Mais dites-moi, vous les sages, pourquoi nos jours écoulés ne reviennent jamais ? Serait-ce qu'on nous les a volés ? Qui donc est le voleur ? Où les a-t-il cachés ? Ou bien se seraient-ils enfuis tout seuls ? Alors, où sont-ils allés ?

Je ne sais combien de jours il m'est donné de vivre. Mais je sens que mes mains se vident de plus en plus... en calculant mentalement, je m'aperçois que plus de huit mille jours se sont échappés de mes mains. Telle une goutte d'eau qui tombe, de la pointe d'une aiguille dans une grande mer, mes jours se perdent

dans le cours du temps sans aucun bruit, sans aucune ombre. Hélas ! je ne peux que pleurer !

Que ce qui doit nous quitter s'en aille, que ce qui doit nous rejoindre vienne ! Je me demande seulement pourquoi ce va-et-vient s'effectue si rapidement ! Ce matin, quand je me suis levé, le soleil a envoyé obliquement, dans ma petite chambre, deux ou trois carrés de lumière. Le soleil aussi a des pieds ! Il se déplace furtivement, je le suis sans savoir comment. Ainsi le temps s'esquive à travers ma cuvette d'eau, quand je me lave les mains. Il s'en va en franchissant mon bol, lorsque je prends mon repas. Et il s'envole devant mes yeux fixes, pendant que je médite... Conscient de sa rapidité, j'étends les bras, essayant de le retenir. C'est alors qu'il se sauve en frôlant mes mains. Le soir, étendu sur mon lit, je le sens franchir lestement mon corps pour s'en aller en rasant mes pieds. Quand j'ouvre les yeux et que je revois le soleil, c'est encore une journée qui m'échappe. Et tandis que je pousse des soupirs, le visage caché, un nouveau jour s'achève...

Qu'est-ce que j'ai pu faire, moi, de ces jours qui s'envolaient sans cesse, sur cette planète encombrée par des myriades de maisons ? Je ne connais, jusqu'ici, que hâte et perplexité. En effet, qu'y a-t-il d'autre dans mes huit mille jours passés ?... Le temps qui s'en va ressemble à une fumée légère chassée par la brise, ou à ces brumes matinales qui s'évaporent au soleil levant. Quelles traces me laisse-t-il ? Pourrais-je retrouver de lui un seul fil de la Vierge ?... En ce monde je suis venu tout nu. Est-ce aussi tout nu que je le quitterai ? Il serait alors vraiment trop injuste de m'avoir fait faire ce dérangement absolument pour rien !

O ! Vous les sages ! Veuillez me dire pourquoi nos jours qui s'enfuient ne reviennent jamais ?

Zhu Ziqing

**Zhu Ziqing** est né en 1898 et mort prématurément en 1948, c'est un écrivain chinois de la période moderne. Zhu Ziqing doit une grande partie de son renom à ses essais en prose, un genre qui demeura longtemps en Chine preuve du talent littéraire. Poète et auteur de récits courts, comme *La Silhouette vue de dos*, il fut aussi un spécialiste de l'histoire de la littérature chinoise.